

## UN PETIT LIVRE, UNE PEPITE

De longue date, j'avais gardé sous le coude un livre de poche paru en 1984 aux Editions Gallimard.

Je me l'étais procuré pour en avoir entendu parler, en dehors des critiques de service, par des amateurs éclairés, fuyant la chasse aux «bestsellers», subtils amoureux de littérature hors des sentiers rebattus.

Je l'avais presque oublié, la couverture est un peu ingrate, elle datait, tout comme l'année de parution de l'ouvrage ; je n'étais pas vraiment tentée par sa lecture mais sa minceur m'avait convaincue de l'emporter en vacances. Il ne tiendrait guère de place dans une valise prenant l'avion, au poids contingenté au gramme près.

Sans doute me réservais-je le bonheur d'une lecture rare pour un moment particulier, une halte, une retraite, pour que le plaisir soit plus grand d'avoir été attendu longtemps, alors en mesure de le lire tout à loisir et non entre deux portes ou deux infos tonitruantes.

Et de fait, je fus aussitôt conquise par ce recueil «*Les Vies Minuscules*», opus de moins de deux-cent-cinquante pages. Huit vies, huit

personnages, de petites gens, «*une pépite*» affirmaient les connaisseurs, universitaires ou simples lecteurs. «*L'un des plus grands écrivains contemporains*» écrivait même l'un d'eux. Je fus vite convaincue, mais comment en parler, je me sentais démunie, presque intimidée par une telle tâche. Je ne pouvais que me dire qu'il s'agissait là de grande littérature. Ou mieux d'extrême littérature, au millimètre près.



L'ouvrage ne ressemble en rien à ce que le plus souvent l'on encense et lit par les temps qui courent.

Cet enthousiasme n'est peut-être pas sans rapport avec le sujet abordé : Autobiographie, autofiction, puzzle d'une généalogie éclatée, huit nouvelles retracent huit vies qui furent celles des

proches de l'enfance de l'auteur, aux fins fonds de la Creuse limousine.

Peut-être y retrouvais-je vaguement quelque chose de cette atmosphère de la campagne du Loiret qu'évoquaient parfois les deux sœurs aînées de mon père, décrivant ainsi les paysages et les personnages familiers de ces bords de Loire où ma famille paternelle avait vécu sans jamais les quitter durant plusieurs siècles. Il faut juste préciser que les rivages de

la Loire, du côté d'Orléans, étaient sans doute plus lumineux, plus ouverts que les piémonts limousins, plus retirés, plus fermés, au climat plus rude, où vécurent les ancêtres de Pierre Michon.

Mais foin de digressions, il est temps d'en revenir à notre auteur.

Né le 28 mars 1945, à Chatellus-le-Marcheix, hameau des Cards, dans la Creuse, c'est déjà tout un programme, en retrait de la vie et du monde.

D'autant plus délaissé, que son père quitte le foyer familial alors que l'enfant n'a qu'un an et demi. Sa mère, enseignante à Mourioux, lui récite chaque jour des poèmes qu'elle connaît par cœur. Bientôt ses grands-parents maternels, quittent leur ferme de Mazirat, pour s'installer auprès de leur petit-fils. A lui, comme autour d'eux, ils parlent patois.

Interne au Lycée de Guéret, le jeune Pierre se passionne pour la poésie et découvre Rimbaud qui sera son grand homme. Il étudiera ensuite les Lettres à Clermont-Ferrand, mais, vers la fin des années soixante, mai 68 étant passé par là, il rejoint un groupe «maoïste» et abandonne son mémoire de maîtrise consacré à Antonin Artaud pour accompagner une troupe de théâtre qui joue dans les rues et les usines.

L'aventure tourne rapidement court.

Pierre Michon, tel un vagabond des grands chemins, sans un sou vaillant en poche, commence alors à sillonner les routes de France, au bord de la clochardisation, durant près d'une dizaine d'années. Au gré de ses vadrouilles dans des coins perdus et de ses rencontres hasardeuses, il annote des dizaines de carnets. Il se retrouve vite démuné, sans domicile, «plus bas que les Creusois» qu'il semble soudain découvrir.

Il a trente-neuf ans, il publie alors son premier livre «*Les Vies Minuscules*» qui reçoit le Prix de France-Culture. Fruit de pas moins de quatre-vingt-quinze carnets de notes, de ses souvenirs d'errances autant que de son enfance, ce premier ouvrage, dont il dira plus tard qu'il l'a sauvé, raconte la vie de huit personnages «*sans importance aucune*».

Huit vies, huit nouvelles, qui s'imbriquent, se répondent ou divergent, créant ainsi un univers entre réalité ancrée dans un quotidien «*minuscule*» et de vastes dérapages vers l'imaginaire, voire le sacré. Huit personnages proches de l'auteur ; qu'il a côtoyés sur son terroir natal, à l'école ou durant ses pérégrinations, et à travers lesquels il nous parle d'un monde disparu en moins de trente ans, englouti par les vagues modernistes des Trente Glorieuses. Huit tombeaux vivants pour des «*invisibles*» voués à l'oubli qu'il va faire entrer dans la légende du temps passé.

Il y a, tout d'abord, la «*Vie d'Antoine Péluchet*», l'ancêtre disparu, l'une des destinées les plus poignantes. Ce dernier quitte un jour son village pour fuir, ou chercher l'aventure, Dieu sait où. Son père rêve qu'il a fait fortune en Amérique, mais au pays chacun pense qu'il est au bain, alors qu'un autre l'aurait vu à Limoges. Qu'importe, son père l'attend et au café du village réfute les commérages désobligeants.

La «*Vie d'André Dufourneau*» raconte un autre départ. Il s'agit d'un enfant de l'Assistance Publique qui a été confié à ses grands-parents pour les aider aux prés et qui, lui aussi, va bientôt s'en aller. Aux colonies, en Afrique, cette fois-ci. Et l'on n'en a plus jamais de nouvelles. On ne le revoit plus au pays.

Côtoyées au collège, ces «*Vies des frères*

*Bakroot*» sont plus ambiguës et personnelles, prétextes à évoquer, sans le dire, que le narrateur envie peut-être les liens fraternels qui unissent ces deux-là, lui qui n'a ni père ni frère.

Plus romanesque, *«L'histoire de Georges Bandy»*, un abbé déchu et alcoolique, que rencontre régulièrement un hobereau local (le père de l'auteur ? ) et dont les sermons sont destinés aux pensionnaires d'un asile psychiatrique dans lequel on apprend au détour du récit que Pierre Michon a fait de brefs séjours, pour se reposer.

Plus tourmentées encore, les *«Vies d'Eugène et Clara»*, les grands-parents maternels de l'auteur, venus auprès de sa mère et de lui-même encore tout petit, combler le vide laissé par l'absence du père, abandonnant derrière eux ferme, grange et champs, qui seront délabrés et en friche lorsque, ayant grandi, leur petit-fils y revient.

Encore plus poignante, à mon sens, et comme une surenchère à tous ces manques, ces absences, ces pertes et ces abandons, la *«Vie de la petite morte»*, brève vie, un an ou deux à peine, la petite sœur du narrateur qu'il n'a pas connue et dont on ne parle jamais. C'est en brisant malencontreusement l'un des objets insignifiants lui ayant appartenu, que sa grand-mère lui révèle son existence, quelques dizaines d'années plus tard. Une petite morte, un bébé mort à peine né, il y en avait dans presque toutes les familles à cette époque-là, pas si lointaine, où la mortalité infantile était élevée.

Toutes ces micro-histoires dont Pierre Michon, en bon archéologue de lui-même, recherche et retranscrit les traces enfouies dans un passé incertain revivent dès lors, grâce à son regard et à son talent d'écriture, laissant flotter

entre les lignes la nostalgie et la mélancolie d'un passé évanoui, méconnu, oublié.

Impossible à ce stade, de ne pas essayer d'évoquer l'inimitable, inclassable écriture, poétique et érudite de cet auteur autre. La virtuosité de cette langue aux longues phrases très travaillées, émaillées de mots savants ou de patois, longues phrases mélodiques que l'on aurait plaisir à réciter à voix haute ou brèves notations, sujet, verbe, complément d'objet direct, disait-on jadis.

Écriture charnelle, frottée de terre, de brumes et de frimas, éclairée d'envolées spirituelles.

Difficile à imaginer ? La quatrième de couverture en donne une idée : *«Il a caressé de petits serpents très doux ; il parlait toujours. Le mégot brûlait son doigt ; il a pris sa dernière bouffée. Le premier soleil l'a frappé, il a chancelé, s'est retenu à des robes fauves, des poignées de menthe ; il s'est souvenu de chairs de femmes, de regards d'enfants, du délire des innocents : tout cela parlait dans le chant des oiseaux ; il est tombé à genoux dans la bouleversante signification du Verbe universel. Il a relevé la tête, a remercié Quelqu'un, tout a pris un sens, il est retombé mort.»*

Qu'ajouter à ce chant ?

Salut l'artiste ? C'est encore trop peu...

**Catherine BERGERON**

*«VIES MINUSCULES»*

de PIERRE MICHON. Editions Gallimard. 1984. 296 pages. Réédition collection Folio 1996. Neuf : 7,90 €.

Prix France-Culture 1984. Prix de la Ville de Paris 1996. Prix Décembre 2002 .

Prix de Littérature de la Société des Gens de Lettres 2004. Prix du roman de l'Académie française pour *«Les Onze»* 2009.